

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois 6 f. » c.
Trois mois 3 80
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 12 Janvier 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Un dithyrambe contre le froid, la neige et les brouillards ne serait pas hors de saison. — J'aimerais assez exhaler ma mauvaise humeur à propos de l'hiver. A l'heure où je parle, il est, bien loin d'ici, des gens qui peuvent se chauffer au soleil, et, tenant portes et fenêtres ouvertes, aspirer à pleins poumons les brises tièdes et embaumées. Pour eux, les frimas sont un mythe, et les neiges éternelles un de ces caprices de l'imagination dont la réalité n'existe nulle part. Heureux habitants des tropiques ! tandis que nous avons l'onglée et que nous nous débattons contre le rhume opiniâtre, vous tressez des couronnes de fleurs, et, sous un ciel toujours pur, baignés des rayons d'un soleil ardent, vous ne restez pas claquemurés dans une chambre humide et sombre, près d'un foyer qui lutte vainement contre les irritantes atteintes du froid ! — Il me semblait que puisque la France s'était annexé Nice et qu'elle avait pour colonie Alger, ces deux

villes aimées du blond Phœbus, et que de plus nous avons mis en pratique le libre échange, c'était pour emprunter au pays des orangers et des palmiers leur atmosphère bénigne, et diminuer d'autant l'âpreté de notre climat. Vain espoir ! le thermomètre continue à marquer en janvier autant de degrés au-dessous de zéro qu'il en faut pour faire de Lyon une succursale de la Sibérie. — Aussi ne vous étonnez-vous point si M. Bovier-Lapierre, qui vient d'une contrée où les arbres ne perdent leurs feuilles que par coquetterie et pour en avoir de nouvelles, a payé son tribut à cette température boréale que nous venons de traverser. — Notre ténor est donc malade, et, d'après les *on dit*, c'est à Montpellier qu'il serait allé chercher ce bain d'air et de soleil qui doit rendre à sa voix l'ampleur et la netteté qu'elle avait eues auparavant.

En attendant, *Rigoletto*, dont le succès s'annonçait si brillamment, voit suspendre le cours de ses représentations fructueuses ; *Robert-le-Diable* et *Guillaume Tell*, *la Juive* et *la Favorite* ont perdu momentanément un de leurs plus brillants interprètes.

L'auteur n'avait pas eu grand mal à charpenter cet ouvrage, il avait copié *l'Orphelin de la Chine*, de Voltaire. En recevant les brochures de cet ouvrage, je vis le nom de M. Parent, qui avait créé le rôle du mandarin Papouf.

Ce rôle l'ayant placé à une certaine hauteur, les annales dramatiques et les journaux de la capitale en firent le plus grand éloge.

En 1841, je fus à Rouen avec M. Gobert, que mes compatriotes n'ont pas oublié ; je restais à Paris dix-huit jours pour mettre en ordre les décors des *Pilules du Diable*, que M. Gobert venait de faire confectionner par MM. Philastre et Cambon. Vous devez bien penser, cher lecteur, que mon premier soin fut de m'informer où était M. Parent ; j'appris qu'il y avait près de dix-huit mois qu'un prince attaché à l'ambassade d'Autriche lui avait fait des offres pour être chef-tranchant de cuisine et intendant, et son épouse dame de compagnie de la princesse. C'est là tout ce que je pus savoir par mon ami Goujet, graveur en taille-douce, employé à la Géographie de France.

Ce serait à désespérer si, par compensation, nous n'avions conservé l'opéra comique et tous ces artistes qui en sont l'honneur et la gloire.

Le public semble en avoir assez bien pris son parti ; on dirait même que le goût du théâtre, loin de s'être calmé, s'est accru ; tandis qu'aux Célestins une pièce nouvelle remplit tous les soirs la salle de spectateurs aussi passionnés que nombreux, le Grand-Théâtre voit toujours ses loges et ses stalles garnies de la même affluence d'habitues, pour lesquels la musique est devenue un de ces besoins intelligents dont on ne peut jamais parvenir à satisfaire les impérieuses exigences ; c'est qu'en effet il s'agit d'admirer et d'applaudir M. Achard, M^{lle} L. de Maësen et M^{me} Rey-Balla, si parfaits de science et de talent, si complets d'intention pathétique ou de mouvements passionnés dans *Linda*, *Galathée* ou *l'Éclair*.

Heureux artistes ! qui ont eu la bonne fortune de rencontrer un public qui sait les apprécier. Quel est donc parmi eux celui qui pourrait se plaindre ? Ce ne sera pas M. Ismaël ; quelque coutumier qu'il soit du succès : les bravos qui

Mon camarade Laurençon, maître de ballet à la Porte-Saint-Martin, me dit que M. Stouder, qu'il avait connu à la Guillotière, était mort depuis quelques années.

Enfin, M. Astruc, mort il y a quelques mois, deuxième chef d'orchestre aux Célestins, me dit que Parent s'était de nouveau laissé tenter par la fortune, et qu'en 1855, il avait ouvert rue du Bac un magasin de pâtisserie, mais que la chance malheureuse le poursuivant toujours, le feu dévora ce nouvel établissement, et qu'alors il avait accepté les offres du prince autrichien.

Voilà, mes chers lecteurs, la biographie d'un homme que je n'oublierai jamais ; ma reconnaissance lui sera éternelle. Pendant les quatre ans que j'ai passé chez lui, j'ai pu apprécier son bon cœur, aussi je m'écrie :

Les souvenirs encore ont une autre puissance,
Ils donnent le bonheur de la reconnaissance !
Nous cherchons les mortels qui pour nous ont tout fait,
L'aspect d'un bienfaiteur est un second bienfait.

JÉRÔME COTON.

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

Depuis 1826 je n'ai pas revu Parent, mais d'après les journaux, je le voyais voler de succès en succès. S'étant entièrement voué à son art et au culte de Thalie et de Melpomène, de temps en temps il brillait sous les grelots de la folie.

En 1858, étant à Roanne, je proposai de monter pour le bénéfice de M^{lle} Adèle Beau, une bonne jeune première de province, *Gengis-Kan* ou *la Conquête de la Chine*, grand mélodrame, par Anicet Bourgeois, que l'on venait de jouer au Cirque national de Paris.

DE LA
VILLE DE
LYON

l'accueillent dans *Maître Pathelin* doivent faire vibrer les cordes les plus sensibles de son amour-propre. Ce n'est pas non plus MM. Holtzem, Gustave, Filliol, Julien, ni M^{mes} Villème, Camille de Maësen, Quesnet et Léopoldine, qui trouvent chaque soir, dans les opéras déjà cités ou dans *le Maçon* et *le Roi d'Yvetot*, les applaudissements de la salle entière, la plus douce et la plus légitime récompense des heureux efforts de leur talent.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

La Dame de Monsoreau.

Il est de règle au théâtre des Célestins d'avoir, au moins une fois dans l'année, un de ces succès indiscutables qui ne laisse d'autre rôle à la critique que de le constater. L'an dernier, c'était *le Juif-Errant*, aujourd'hui c'est *la Dame de Monsoreau*. Cela tient, je crois, à la réputation de l'auteur, au titre de l'ouvrage plus encore qu'à la pièce en elle-même. — Ce n'est pas à la Bourse seulement qu'il y a des millionnaires, il en est aussi en littérature, il y a des Rothschild et des Mirès de l'esprit; Alexandre Dumas est de ce nombre. La Scherzade du 19^{me} siècle, le conteur intarissable qui, pendant vingt ans, a tenu la France attentive et passionnée sous le charme de ses récits, est resté seul debout au milieu de cette pléiade de romanciers étiés qui ont essayé après lui de captiver la curiosité. — Ce demi-mulâtre est plus véritablement Français que n'importe quel Parisien autochtone; il a l'esprit de la conversation, et pour moi il ressemble à ces conteurs orientaux qui, lorsque la caravane est arrivée auprès de l'oasis attendue, prolongent la veillée jusqu'aux dernières lueurs du foyer expirant. Les romans d'Alexandre Dumas sont *les Mille et une Nuits* françaises, et je n'admets pas qu'il puisse exister un homme arrivé à cette heure à l'âge de trente ans sans avoir subi le charme de ces poèmes d'amour, de courage, de force et de générosité que l'auteur de *la Dame de Monsoreau* a publiés sous tant de titres divers.

Alexandre Dumas a rarement été aussi heureux que dans *la Dame de Monsoreau*; les types qu'il a trouvés dans son imagination, dont les chroniques contemporaines lui ont fourni la silhouette, resteront comme des modèles. Henri III y revit avec cette physionomie particulière que lui a laissée l'histoire; le duc d'Anjou est bien ce frère de roi désolé de n'être que le second du royaume, et Bussy, le brave Bussy, ce galant chercheur de noise que nous dépeint Brantôme, n'a rien perdu de son caractère aventureux et

chevaleresque. — Le drame, tiré du roman, donne au personnage de Chicot, ce successeur des Brusquet et des Triboulet, une importance toute particulière et qui était commandée par les qualités spéciales de Mélingue, l'acteur qui à Paris en remplissait le rôle.

Ce serait un crime de lès-littérature au premier chef de ne pas connaître le thème sur lequel Alexandre Dumas a écrit *la Dame de Monsoreau*. — Le drame reproduit presque pas à pas les péripéties du roman, et ceci nous dispense de raconter l'intrigue de la pièce.

Nous disions tout-à-l'heure que les Célestins tenaient un grand et durable succès; la meilleure preuve de ce que nous avançons, résulte de cet aveu du caissier qui avoue que les sept premières représentations ont produit plus de 12,000 fr.; les chiffres ont leur éloquence et dispensent de commentaires.

En matière de théâtre, un succès se compose de trois éléments distincts: — Le premier, c'est la pièce elle-même, et le nom d'Alexandre Dumas qui vient y rayonner de tout son éclat, nous permet de ne pas appuyer sur ce point; — en seconde ligne, nous avons les décors et la mise en scène. Depuis longtemps le théâtre des Célestins ne nous avait offert de pareilles splendeurs. M. Devoir a fait des merveilles, et le costumier n'a rien négligé: pourpoints de velours, armures resplendissantes, armées de figurants, bannières déployées, tout nous montre quel désir de bien faire avait l'administration et nous prouve comment elle y a réussi. — La troisième condition pour un succès et la plus importante, c'est le talent des interprètes de l'œuvre; — de ce côté-là, rien ne reste à désirer.

Nous n'avons pas la prétention de donner à chacun la mesure d'éloges qui lui est strictement due, mais en ne nous occupant que des principaux rôles, après avoir fait une large part dans le succès à M^{lle} Ravier, si dramatique et si touchante sous les traits de Diane de Méridor, nous dirons que M. Lambert a trouvé dans le rôle de Chicot, la plus belle de ses créations. — Si M. Devaux avait pu se grandir encore dans l'opinion du public, il l'aurait fait, par la manière large et intelligente avec laquelle il a rendu le rôle de Bussy. — M. Didos est un acteur que nous n'avons pas eu très-souvent la bonne fortune de rencontrer; mais chaque fois qu'il nous est apparu, il a révélé des qualités qui le rendent digne du premier rang. C'est ainsi que devait être Henri III, et M. Didos, sous le masque de ce Valois efféminé, a su faire reconnaître le vain-

queur de Jarnac et de Montcontour. — On ne saurait trop louer la rare intelligence avec laquelle M. Laty a accusé les moindres détails du personnage du duc d'Anjou, ce prince si prompt à conspirer et à abandonner ses amis; cet odieux caractère où se mélangent dans de si intimes proportions l'audace et la ruse devait avoir ce geste et cette figure. — Quant à M. Dupré, on devine bien que le rôle du comte de Monsoreau était le seul qui pût lui convenir. Fi le vilain homme! et comme le coup d'épée qui termine sa carrière est applaudi! Au moins Bussy et Diane pourront vivre désormais heureux et tranquilles dans leur amour.

P. S. — Mardi prochain aura lieu le bénéfice de M. Ménéhant. On annonce pour ce jour là, les premières représentations de: *le Serment d'Horace*, *Si Pontoise le savait*, *les Mitaines de l'Ami Poulet* et *le Mariage au Tambour*; c'est-à-dire une soirée des plus agréables. — Si tous ceux qui ont admiré M. Ménéhant dans *les Doigts de Fée*, *le Testament de César Girodot*, *les Petites Mains*, *le Voyage de M. Perrichon*, etc., assistent à cette représentation, à coup sûr la salle ne sera pas assez grande, et nous plaignons les retardataires.

CH. MAURIS.

Pour un motif que nous ne connaissons pas, notre CAUSERIE PARISIENNE ne nous étant pas encore parvenue, nous sommes obligés d'en priver nos lecteurs. Nous la publierons dans notre prochain numéro.

L'OPÉRA A PARIS ET EN PROVINCE.

La question des théâtres-lyriques en province est à l'ordre du jour et a fait, depuis le commencement de l'année verser des flots d'encre dans tous les organes de la grande et de la petite presse départementale. Naturellement elle n'a pas fait un pas de plus pour cela. Aussi nous nous garderons bien de proposer une trente-sixième solution pour faire cesser l'état de choses dont on se plaint; nous voulons seulement examiner ce qui se passe à Paris en ce moment.

M. Fiorentino, le critique du *Constitutionnel*, rend compte d'une représentation de *la Juive* au Grand-Opéra et dit:

« Gueymard était malade et alité. On l'a remplacé par Renard, qui allait partir pour Marseille, et qui a bien voulu s'engager pour trois ou quatre représentations, moyennant 1,000 fr. par soirée. Il est encore heureux que ce brave Renard se soit trouvé disponible: sinon je ne sais trop comment on s'y serait pris pour ne point faire

relâche. Ayons la franchise de l'avouer : l'organisation du personnel est très-défectueuse à l'Opéra ; il n'y a plus de cadres ; il n'y a plus de doubles. Michot n'est point le double de Gueymard ; il ne peut chanter que *Lucie, le Trouvère* ou *la Favorite*, deux traductions sur trois ouvrages. Il a un répertoire fort restreint. Gueymard est pour le moment guéri de ses rhumatismes. Il est même rentré, l'autre soir, dans *le Prophète*, en homme qui a recouvré le libre usage de sa voix, de ses bras et de ses jambes. Mais pour peu que l'hiver soit rude et que l'artiste ait une rechute, comment fera-t-on pour le remplacer ?

» Il faudrait aussi renouveler la mise en scène, les costumes et les décors de trois ou quatre grands ouvrages qui sont dans un état de délabrement affreux. Je sais bien que c'est là une grosse dépense, mais elle est absolument nécessaire. On ne peut encadrer de misérables toiles effacées et déteintes, de draperies déchirées, d'arbres qui s'écaillent, et d'accessoires qui tombent en loques, des chefs-d'œuvre tels que *Guillaume-Tell*, *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, *la Juive*. Les théâtres secondaires changent les costumes et retouchent les décors d'une pièce à la quarantième ou cinquantième représentation. Or, les œuvres dont je parle ont été jouées plusieurs centaines de fois ; elles ont produit des recettes énormes, et c'est bien le moins que de temps à autre on restaure et on répare cette auguste vétusté.

» Il faut enfin surveiller l'ensemble qui, j'ai le regret de le dire, n'existe plus à l'Opéra. Généralement, on ne s'occupe que du ballet qu'on va monter et de l'ouvrage en répétition. Quant au répertoire qui depuis trente ans est le plus solide appui, le fonds, la richesse, et la gloire de notre premier théâtre, on le néglige, on l'abandonne à son triste sort, on le livre à des invalides essouffés ou à des débutants maladroits. Que doivent penser les provinciaux qui voient souvent les mêmes œuvres beaucoup mieux jouées, et avec plus de soin, de zèle et de talent, à Marseille, à Rouen, à Toulouse, à Strasbourg et à Lyon ?

» Je n'ai pas voulu parler de la dernière reprise du *Prophète*, ni de quelques soirées récentes, pour ne point chagriner Meyerbeer, qui, absent par bonheur, a pu ignorer certains détails. Mais si les principaux artistes ont fait de leur mieux pour arrêter la déroute, jamais les seconds rôles, l'orchestre, la danse et les chœurs, ne s'étaient montrés plus insoucians, plus inattentifs et, tranchons le mot, plus pitoyables. Les musiciens, mollement dirigés, s'endormaient sur

leurs pupitres, ou, pour se tenir en éveil, dessinaient sur la marge de leurs cahiers la silhouette de M. Dietrich. Les danseuses riaient au nez du public ; les patineurs se jetaient par terre ; les chœurs chantaient tantôt trop haut, tantôt trop bas ; tous les mouvements étaient altérés, tous les effets détruits. Les trois farouches anabaptistes avaient bien raison, ce soir-là, de demander un second baptême : toutes les eaux du Jourdain ne les laveront pas des atrocités dont ils se sont rendus coupables. »

(*Le Passe-Temps* du Havre).

UNE LETTRE ANONYME.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

IV. — AMOUR DE COEUR.

Le deuxième samedi qui suivit cette soirée, madame Thyrioune annonça le retour à Paris de madame Legrand, qui revenait d'Italie où elle avait passé l'hiver.

— Vous la verrez ce soir, dit-elle à Tristan ; c'est ma meilleure amie... Tâchez de ne pas être foudroyé.

— Soyez sans crainte, répondit-il, j'ai un paratonnerre.

— Certainement, dit Edouard, et c'est bien pour cela que tu es plus exposé que les autres.

— Tu la connais ?

— Mon père est son médecin.

— Elle a un nom peu poétique... Madame Legrand.

— La femme qu'on aime n'a pas de nom, elle n'a qu'un prénom, et on le trouve toujours adorable.

— Quel est son prénom ?

— Henriette.

— Elle est veuve ?

— Non.

— Mariée ?

— Non.

— Pourquoi l'appelle-t-on « Madame » alors ?

— Ma foi, je n'en sais rien, c'est peut-être parce qu'elle a l'air imposant.

— Est-elle brune ou blonde ?

— Divine.

— Blonde ?

— Oui.

— Est-elle belle ?

— Tu la verras.

— Jeune ?

— Vingt-cinq ans.

— Triste ou gaie ?

— Elle est d'une tristesse tempérée. En trois

mots, la tête d'une vierge de Murillo sur un corps de statue, savante musicienne, esprit charmant et cultivé, aristocratique et millionnaire... Tu connais le tableau de Paul Delaroche : Marie-Antoinette sortant du tribunal révolutionnaire ?

— Oui.

— C'est elle.

— Et quel mortel aspire à ce cœur ?

— Personne. Tout le monde y a renoncé.

— Elle a donc horreur de l'amour ?

— Mon Dieu, elle est peut-être comme toi ; elle attend l'âme qui doit s'unir à la sienne. Si j'étais à ta place, comme remède préventif, je prendrais mon chapeau et je m'en irais.

— Mais, mon ami, je ne cherche qu'une passion... Je vivrai au moins, je me sentirai vivre.

— Reste, alors... J'entends une voiture... je parie que ton cœur bat ?

— Je le voudrais.

Tout ceci avait été dit à voix basse.

— Un domestique annonça :

« Madame Legrand. »

Tout le monde se leva. A son entrée, Tristan lui jeta froidement ce coup-d'œil sec et clair des juges difficiles. Leurs regards se rencontrèrent, comme par hasard, et quand ses yeux d'un bleu sombre s'arrêtèrent sur les siens, il sentit quelque chose de lui-même qui s'en allait.

— Mon ami, lui glissa Edouard à l'oreille, je m'en doutais, tu es un homme foudroyé.

Tristan sourit.

Ce soir-là, il dit à Kéno : « Mon ami, la plus grande des amitiés me laissait le cœur vide. »

Il aimait madame Legrand.

Tristan voyait M^{me} Legrand tous les samedis, mais personne, à l'exception de Kéno, ne remarqua de changement dans son air, ses paroles et ses habitudes. Grave et sérieux, à la manière des sauvages, si quelque chose avait pu le trahir, c'était une sorte de contrainte lorsqu'on le railait sur sa passion du moyen-âge. Madame Legrand souriait, mais elle ne disait rien.

Un samedi, Tristan ne vint pas. Madame Thyrioune interrogea Kéno sur la cause de cette absence. Kéno répondit qu'il avait quitté son ami à deux heures et qu'il ne l'avait pas revu.

Il arrive toujours certains moments où l'homme se replie pour s'interroger, et cherche à se rendre compte de ce qui se passe en lui et autour de lui. A ses heures mauvaises, les nerfs détendus sont d'une sensibilité douloureuse. L'âme faible et vacillante subit toutes les influences extérieures qui rendent l'esprit sombre, le cœur malade. On passe subitement d'une langueur atone à une

excitation fébrile, jusqu'à ce que la réaction s'opère et laisse l'âme engourdie. Ce sont les heures de doute et de découragement.

Tristan s'interrogeait.

Comme toutes les natures contenues, il s'était laissé aller à son amour, sans vouloir calculer la part que cette femme allait prendre dans sa vie. Ce n'était plus chez lui le vague indéfinissable des passions en germe qui le tourmentait : c'était le besoin de sentir sa vie suspendue à quelque chose de plus saisissant qu'un rêve, de plus profond que l'amitié, de plus grand qu'une idée. En un mot, il avait voulu aimer, et il aimait.

Deux mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait vu madame Legrand pour la première fois, mais, par un sentiment de dignité personnelle, il avait toujours gardé avec elle cette froide politesse qui est une arme : « *Madame Legrand avait quarante mille livres de rentes* », et il ne pouvait pas songer à lui demander sa main. Quant à l'idée d'en faire sa maîtresse, elle ne lui était même pas venue. Il y avait autour d'elle une atmosphère de noblesse simple, de dignité calme et de grandeur tranquille qui rendait inutile son extrême réserve pour la mettre à l'abri d'une pareille pensée.

De ce jour, elle était devenue l'étude unique et constante de sa pensée. Il s'était attaché à elle comme une ombre et l'avait enveloppée d'un cercle invisible. Il connaissait ses goûts et ses habitudes. Des expériences souvent répétées lui avaient appris quels étaient ses opéras de prédilection, ses livres aimés, ses promenades favorites. Jamais diplomate ne dépensa autant de science pour pénétrer des mystères d'équilibre européen, jamais espion ne fut aussi fertile en ressources pour saisir le fil d'une conspiration que Tristan ne déploya de génie pour entrer dans la vie de cette femme.

Il aurait donné du sang pour faire naître une de ces occasions où la passion aime à se mouvoir et à se traduire par des manifestations éclatantes. Mais se retrouver toujours dans un salon étroit, parqueté et ciré, éteindre son regard et mesurer ses paroles, était un supplice de géant enchaîné avec des fils d'araignée.

Cette lutte silencieuse, ces agitations intérieures avaient fatigué ses forces. Ce n'est pas quand elle joue avec violence que la vapeur brise les machines, c'est lorsqu'elle est comprimée. Ce sont les douleurs muettes qui tuent, et non celles qui permettent un libre cours aux larmes et aux épanchements. Tristan avait compris que

son amour était sur le point d'éclater et qu'il n'en était plus le maître. Voilà pourquoi il avait manqué pour la première fois un samedi de madame Thyriannel. Elle lui écrivit. Tristan répondit, mais il était décidé à se tenir parole, et il lui annonça qu'il irait lui faire ses adieux avant de partir pour la Bourgogne.

Kéno n'était pas un donneur de conseils, et il se contenta de serrer la main à son ami, sans rien lui dire.

Il s'était écoulé une quinzaine de jours depuis les événements qui viennent d'être racontés lorsqu'un matin Kéno entra dans la chambre de Tristan et la trouva vide. Ce jour-là, il ne s'arrêta pas en chemin comme à son ordinaire. Il trouva Tristan au café Mazarin, assis à sa place accoutumée, un journal à la main. Il s'assit près de lui et le toucha à l'épaule. Tristan releva la tête.

— Que se passe-t-il ? interrogea Kéno, remarquant que Tristan était plus pâle qu'à l'ordinaire,

— Nous causerons après déjeuner. Laisse-moi réfléchir.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

*

**

Un artiste, réaliste très-connu, a eu très récemment le malheur de perdre son père.

Je le croyais orphelin depuis longtemps, disait quelqu'un.

— Pourquoi cela ?

— N'est-il pas le fils de ses œuvres.

*

**

Un curé de campagne enseigne le catéchisme à deux frères. Il rencontre le plus jeune.

— Te voilà, petit Pierre ? tout seul ?... Et ton frère, qu'en as-tu fait ?

— Il est mort, monsieur le curé.

— Comment, mort !... Est-il possible ! et de quelle maladie ? quel médecin avait-il ?

L'enfant, avec candeur. — Il n'a pas vu de médecin, monsieur le curé... *il est mort de lui-même.*

*

**

A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE :

Un conservateur lisant deux bulletins que vient de lui remettre un monsieur.

— *Confessions* de Saint-Augustin. — *Contes* de la Fontaine. Monsieur, les *Contes* de la Fontaine ne se communiquent pas.

Le monsieur. — Tiens, monsieur, ce n'est pas pour moi, c'est pour ma femme.

**

Un provincial prie un de ses amis de Paris de lui prendre un abonnement de trois mois à un journal sérieux.

L'ami se transporte dans les bureaux de la feuille indiquée, et, s'adressant au caissier, il lui dit :

— Voulez-vous être assez bon pour envoyer pendant trois mois votre journal à M. B..., pharmacien à Sémur (Côte-d'Or).

Il faut croire que le receveur d'abonnements était facétieux, car le surlendemain, le bon apothicaire recevait son journal sur la bande duquel on lisait :

M. B....., PHARMACIEN,

Assez sûr. (Côte-d'Or.)

*

**

DEVANT LA COUR D'ASSISES DE LISBONNE.

On amène un misérable accusé de plusieurs méfaits. — 1° il a volé 200 francs dans une maison ; 2° il a dérobé une barre de fer ; 3° à l'aide de ladite barre de fer, il a assassiné tout ce qu'il a rencontré dans ladite maison.

Le président. — Vos assassinats étaient prémédités !

L'assassin. — Pas du tout. Je n'avais d'abord l'intention de tuer personne.

Le président. — Alors pourquoi vous êtes-vous muni de cette barre de fer ?

L'assassin. — Dame ! mon président ! c'est à cause des 200 francs que j'avais pris. J'avais peur d'être volé en route.

*

**

— Sais-tu quelle était la plus habile écuyère de l'antiquité ? demandait Vavasseur à Patounelle.

— Mais, répondit Patounelle, qui n'est pas sans avoir une certaine teinte de mythologie, si mes souvenirs de classe ne me trompent pas, ce devait être Antiope, qui fut la reine des Amazones.

— Tu n'y es pas, mon vieux ; c'est la femme de Loth.

— Comment ça... la femme de Loth ?

— Sans doute... puisqu'elle n'eut qu'à se retourner pour être en sel.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.